

d'arbitrage commercial, parmi les plus importantes que sont par exemple Londres, Paris ou Singapour. La Chambre de commerce de Genève se réjouit d'abriter dans ses murs cette institution, laquelle comptera une dizaine d'employés (en incluant ceux basés à son bureau de Zurich) et s'appuie sur une Cour d'arbitrage constituée de praticiens suisses de premier plan.

Qu'est-ce que l'arbitrage?

Il s'agit d'un dispositif permettant aux entreprises de résoudre leurs conflits rapidement et confidentiellement, en recourant à des experts disposant de compétences professionnelles spécifiques en matière commerciale; le centre administre le «Règlement suisse d'arbitrage» adopté par les chambres de commerce suisses, dont la révision coïncide avec la naissance du centre. À noter que Genève est considéré comme le berceau de l'arbitrage, depuis le fameux différend de l'Alabama en 1872; la constitution du centre en consolide le rôle de bastion.

Concrètement, qu'espérez-vous de cette fusion?

L'arbitrage et la médiation commerciale constituent des services d'appui aux entreprises, raison de leur développement par les chambres de commerce. Le centre devrait permettre de servir mieux encore les acteurs économiques, mais également de se donner les moyens de faire face à la concurrence très vive qui sévit entre places d'arbitrage, en augmentant encore le nombre de cas traités (de l'ordre de 100 par année pour une valeur litigieuse totale de plusieurs centaines de millions). Cette consolidation est également porteuse d'un gain de notoriété pour Genève et la Suisse, dont elle contribue à renforcer les atouts de neutralité, de fiabilité et de prévisibilité.



## [Vitrines genevoise – Les commerces séculaires donnent de la voix](#)

Sur [Tribune de Genève](#) le 22 mai 2021

Ils ont 100 ans ou plus, et ont su traverser épidémies, guerres et crises sans y laisser trop de plumes. Plongée dans la Genève commerciale d'antan.

Jouons à remonter le temps et envoyons le Genevois d'aujourd'hui arpenter les Rues-Basses d'hier, 100 ans plus tôt. Serait-il totalement dépaysé? Il y a fort à parier que non, tant nombre d'enseignes lui seraient étonnamment familières... Brachard, Payot, la Grande Boucherie du Molard, le Café du Centre, la Pharmacie Principale, Davidoff, Fleuriot, et s'il va plus loin, Favarger, Rolex ou encore la librairie Jullien... Certains commerces genevois ont su traverser le siècle au point de devenir des enseignes patrimoniales incontournables, voire parfois des multinationales.

Au centre-ville, quatorze de ces irréductibles aïeules ont décidé de souffler ensemble leurs nombreuses bougies lors d'une opération intitulée «100 ans et plus des

commerces genevois», qui se déroulera du 25 au 29 mai.

Au menu de ces réjouissances: animations, ateliers et dégustations, et surtout pour ces commerçants, l'occasion de partager leur passion au public. Car il en faut de la passion pour tenir la barre en cas de tempête comme de pandémie.

À l'origine de ce projet, Chantal Loubet, directrice de la gourmande chocolaterie La Bonbonnière, et Serge Bélimé, qui dirige l'incontournable Boucherie du Molard. «Serge Bélimé ne voulait pas fêter le centenaire de sa boucherie tout seul et il est venu nous chercher, raconte Chantal Loubet. Nous avons décidé de mettre en avant l'artisanat genevois et montrer qu'il y a au cœur de la ville des enseignes qui résistent et qui possèdent un véritable savoir-faire ancestral. Nous ne nous attendions pas à trouver autant de commerces centenaires, du coup nous aimerions pérenniser l'opération et l'élargir à toutes les anciennes entreprises encore présentes aujourd'hui.» L'appel est lancé.

La «règle» des trois générationsSelon le Registre du commerce, ces irréductibles entreprises ou coopératives séculaires seraient plus de 200 à être encore en activité de nos jours. «Il se murmure souvent dans le monde des affaires qu'il existe un seuil de trois générations, explique Olivier Perroux, historien spécialiste du tissu économique genevois et professeur au Collège de Saussure. La première enrichit, la seconde gère et la troisième ruine. Les entreprises qui ont su passer cette phase critique sont souvent encore debout.»

Les origines de ces antiques machines de guerre commerciales sont diverses, mais l'histoire locale éclaire une certaine vigueur entrepreneuriale. «Les entreprises genevoises les plus anciennes ont rarement plus de 200 ans, analyse Olivier Perroux, car avant l'aube du XIXe siècle, seules les élites bourgeoises pouvaient ouvrir un commerce. Elles se sont concentrées sur le grand négoce et la banque. Ensuite, au cours du flux migratoire du XIXe siècle, beaucoup d'entreprises ont été créées par des étrangers, c'est par exemple le cas de Caran d'Ache ou Patek Philippe. Lors de ce même siècle, les Radicaux portent la Genève moderne et tirent leur force militante des petits commerçants. Autour de James Fazy, ils détiennent le circuit économique de proximité.»

Marier tradition et modernité

Résultat de cet alignement des étoiles: nombre de ces petits commerces d'alors sont toujours en activité aujourd'hui. Pour [Vincent Subilia, directeur de la Chambre de commerce et d'industrie de Genève \(CCIIG\)](#), le secret de cette vigueur réside peut-être dans une forme d'ancrage: «Il ne s'agit pas forcément d'une continuité de nom, mais pour une majorité de ces entreprises, la structure actionariale est restée la même au cours du siècle.»

Parvenir à marier la tradition avec l'évolution contemporaine, c'est le principal défi pour ces entreprises d'un autre temps, qui prouvent au passage qu'il n'est pas systématiquement nécessaire de croître pour perdurer. «D'autant que le commerce

de proximité a payé un lourd tribut à la pandémie, poursuit Vincent Subilia, Genève étant le seul canton où les commerces ont dû fermer trois fois. D'un point de vue structurel, ils se retrouvent en plus à faire face au tourisme d'achat et au commerce en ligne...»

Mais face à une époque troublée, en proie à des virus, à une mondialisation forcenée et à la surconsommation, la tradition apparaît comme une valeur refuge. «On peut parfaitement avoir une activité modeste et durer dans le temps, poursuit Olivier Perroux. Les commerces centenaires n'ont pas la force de frappe des grosses franchises qui ont fleuri dans les Rues-Basses, mais ils rassurent car ils ont su mettre en valeur leur tradition, tout en prenant le risque d'innover. C'est là probablement leur meilleure arme.»

#### Cinq portraits de commerces séculaires

À l'aube de son départ à la retraite, Serge Belime porte un regard attendri sur son navire amiral: «Je suis petit-fils de boucher, fils de boucher et boucher. Tout ça, ici, c'est mon univers. Lorsque j'ai eu la chance de reprendre la Grande Boucherie du Molard en 2000, mon objectif était d'amener cette mamie en bonne santé jusqu'à ses 100 ans. Voilà qui est chose faite.»

Il laisse la place à Franck Rollet, employé de longue date de cette institution genevoise. Et en attendant de couler des jours paisibles, il se réjouit de partager son savoir-faire avec le grand public au cours de l'opération «100 ans et plus de commerces genevois», dans les Rues-Basses du 25 au 30 mai.

La Grande Boucherie du Molard, c'est environ 200 tonnes de viande par an, 2500 à 3000 clients par semaine et entre 27 et 30 personnes présentes en permanence. Et c'est aussi presque une affaire de famille puisque aujourd'hui, tous les actionnaires de la société travaillent au sein de la boucherie. «Un tel commerce ne s'improvise pas, poursuit le futur retraité, il y a un devoir de patrimoine à conserver. La passion pour notre métier, c'est le secret de notre longévité.»

Une passion qui se traduit par un amour du travail traditionnel: on laisse rassir et on désosse «à l'ancienne». Et parce que tout passe mieux avec des paillettes, on y ajoute un petit côté spectacle en parant la viande sous les yeux du client et en misant sur la qualité de l'accueil. Mais la signature Molard, c'est aussi et surtout la qualité.

«Le goût, c'est la priorité. Pour le bœuf par exemple, qui représente la moitié de nos ventes, on ne travaille pas avec les races dites «à viande», mais exclusivement avec des races mixtes, comme les vaches simmental ou les montbeliardiennes, celles qui ont gambadé dans la prairie et ont allaité leurs petits», précise le directeur. Pour perdurer, toute la difficulté consiste ensuite à innover sans perdre son âme.

«La société change, il ne faut pas rester sur ses acquis et faire preuve d'ouverture d'esprit. Je trouve personnellement les aspirations des végétariens globalement

justes. De plus en plus souvent, au sein d'une même famille, il y a une personne qui ne mange pas de viande, c'est pourquoi nous proposons par exemple des plats végétariens.» C.De.

Avec neuf officines, une centaine d'employés et surtout plus de cent ans d'histoire, la Pharmacie Principale – fondée en 1912 à la rue du Marché – est ce qu'on peut appeler une entreprise installée. On sait ce qu'elle vend – des médicaments – et on imagine qu'elle a passé l'âge de se réinventer. Une idée qui fait sourire son président Jean-Philippe de Toledo. «C'est bien sûr tout le contraire, réagit le principal intéressé. Pour s'inscrire dans le temps, il faut impérativement savoir se repenser.»

La Pharmacie Principale est une entreprise familiale et le cap des 100 ans n'y a rien changé. Jean-Philippe de Toledo fait partie de la 3e génération. Une «3G», comme il aime l'appeler, composée de huit actionnaires. «L'avantage d'une structure familiale, c'est qu'elle favorise la vision à long terme en limitant les pressions extérieures», se félicite le président du groupe. Elle offre aussi une liberté d'action qui a permis à l'entreprise de s'adapter et d'évoluer en fonction des besoins de ses clients et de l'air du temps.

«À l'origine, mon grand-père s'est lancé avec la volonté d'offrir des solutions aux problèmes de santé, raconte l'homme d'affaires. C'était l'époque des poudres et remèdes imaginés par les médecins. On était dans l'artisanat. La génération suivante s'est construite sur l'idée que le médicament était la solution à tout, avec la découverte, notamment, de la pénicilline. Quant à la «3G», elle participe aujourd'hui activement à la lutte contre les maladies chroniques.»

«Alimentation», «activité physique», «gestion du stress» et «importance des liens sociaux», Jean-Philippe de Toledo – lui-même végane – passe en revue les grands axes de ce combat. Dans cette approche, le médicament est complémentaire et les solutions passent par un meilleur accompagnement du malade dans tous les aspects de sa vie. «Applications pour smartphone», «outils connectés», «distribution de médicaments toujours plus personnalisée», le président du groupe énumère nombre de pistes sur lesquelles travailler. Une manière pour la Pharmacie Principale de continuer à se réinventer. F.Th.

Le Genevois attentif ne s'y trompera pas: sur la devanture du Café du Centre, institution culinaire située sur la place du Molard, on peut lire que le restaurant a été fondé en 1933... L'établissement pas tout à fait centenaire participe tout de même à l'opération «100 ans et plus de commerces genevois»?

«Impossible de ne pas en être puisqu'avant même de se baptiser Café du Centre, le lieu était déjà un restaurant», s'amuse Blaise Gumy, qui régent cette indétronable brasserie d'esprit Art déco mais également le Pied de Cochon, en Vieille-Ville. «Nous sommes dans des locaux centenaires, ce qui a des avantages mais aussi des inconvénients. Le public l'ignore par exemple, mais la cuisine est très petite.»

Malgré sa cuisine exiguë, le Café du Centre est un gros bateau patrimonial: près de 60 personnes y travaillent, et servent quotidiennement plateaux de fruits de mer, entrecôtes et filets de perches à des gastronomes d'ici et d'ailleurs. «Depuis la récente réouverture des terrasses, nous sommes surpris que la clientèle soit fidèle au rendez-vous, malgré la météo maussade. Nous sommes presque tout le temps complets, c'est au-delà de nos espérances!» s'enthousiasme le directeur.

Il faut dire que pour ce restaurant comme pour tous les autres, les dix-huit derniers mois ont été particulièrement compliqués. Pour le moment, le navire tangue mais ne coule pas. «Nous avons vraiment eu peur, mais par chance, le propriétaire nous soutient toujours, malgré une perte de 30 à 40% des couverts à cause de l'application des mesures sanitaires», ajoute Blaise Gumy.

Mais comment expliquer cette longévité à toute épreuve? «Nous bénéficions d'une clientèle touristique de passage, mais nous pouvons aussi et surtout compter sur la fidélité de notre clientèle genevoise, qu'il s'agisse de personnes qui travaillent dans le quartier ou de Genevois qui se déplacent spécifiquement pour manger chez nous. Nous voyons des gens déjeuner ici depuis plusieurs générations. Il n'est pas rare que des clients venus enfants avec leur famille reviennent avec leurs propres enfants une fois devenus parents. Le Café du Centre est un plaisir qui se transmet de façon héréditaire.»

Dans son magasin de la rue de la Corraterie, Philippe Choitel a conservé le mobilier d'époque. Une esthétique des années 1860 qui apporte à Choitel Opticien – fondé en 1831 à la rue de la Cité – ce cachet des magasins d'antan. «Notre héritage, c'est l'esprit boutique, lance le propriétaire des lieux, une main posée presque affectueusement sur le bois patiné. Un mélange entre le savoir-faire professionnel et le service à visage humain.»

Noblet, Guédin, Wallner et enfin Choitel: en 190 ans d'existence, quatre noms et sept visages se sont succédé à la tête de l'établissement. Une entreprise familiale – à l'exception du fondateur – qui a su se renouveler pour s'inscrire dans le temps.

«Les lunettes avec branches ont été créées en 1786, raconte Philippe Choitel. Jean-François Noblet a su profiter de cette innovation pour se lancer quelque temps après.» Une sensibilité marquée pour l'évolution technologique, qui s'est ensuite transmise de génération en génération.

Avec la ferme intention d'associer la démonstration à la parole, Philippe Choitel invite à le suivre dans la partie plus moderne du magasin. En 1993, une seconde arcade est venue s'ajouter aux locaux d'origine. Un agrandissement jugé «nécessaire» par le principal intéressé. Là, il présente son «dernier jouet», un appareil acheté en 2021 permettant de pousser beaucoup plus loin les investigations autour des problèmes liés à l'œil.

«Depuis maintenant un an, l'optométriste est officiellement devenu un métier de la

santé, se félicite le propriétaire des lieux. Cette reconnaissance ouvre l'accès aux outils et au travail de prévention. C'est clairement un axe de développement à exploiter pour garantir la pérennité de l'entreprise dans les années à venir.»

À 60 ans passés, l'opticien se réjouit d'ailleurs de pouvoir mener à bien ce chantier stimulant. En parallèle, il travaille au renforcement du circuit local pour les marchandises proposées en magasin. «On a bientôt 200 ans, mais il faut savoir rester dans l'air du temps», sourit Philippe Choitel. Une autre manière de dire, que si la question de sa succession mérite forcément d'être posée, il n'est pas encore tout à fait prêt à raccrocher. F.TH.

S'il y a bien un commerce genevois qui fait montre d'une exceptionnelle longévité, c'est la Librairie Jullien, incontournable échoppe située sur la place du Bourg-de-Four. Cette petite entreprise familiale n'a pas été conviée au raout qui se déroulera dans les Rues-Basses la semaine prochaine, mais si le projet «100 ans et plus de commerces genevois» devait se pérenniser et élargir son périmètre d'action, la Librairie Jullien en deviendrait probablement la doyenne. Dans dix-huit ans, l'honorable enseigne fêtera ses 200 ans de bons et savants services aux Genevois. Seule la papeterie Brachard peut se targuer d'une telle ancienneté.

Et au jeu des particularités, la boutique de la Vieille-Ville gagne haut la main puisque non contente d'être prochainement biséculaire, elle a aussi été fondée par une femme, Élisabeth Favre, épouse d'Alexandre Jullien, en 1839 et est, depuis, toujours restée en mains familiales. «Il y a une vraie volonté de continuer, même si le métier ne fonctionne plus comme avant», explique Jean Wuest-Jullien. C'est son petit-cousin Olivier Junod, fier représentant de la cinquième génération de libraires, qui tient désormais les rênes de ce trésor patrimonial.

Pour durer aussi longtemps, braver les guerres, les crises et les épidémies, la librairie a dû perpétuellement se réinventer. Le livre le plus ancien que l'on trouve dans ses rayons date de 1523, et les plus récents sont parus cette année. Un grand écart temporel qui dit bien l'amour pour l'objet livre.

«À l'origine, nous vendions de la papeterie, raconte Jean Wuest-Jullien, jamais avare d'anecdotes. Rodolphe Töpffer venait par exemple acheter sa bouteille d'encre chez nous, mais aussi du vin ou du matériel entomologique. Nous avons aussi édité des livres et des périodiques».

Après la guerre, le papier étant rare en France, la librairie a été chargée par les Éditions Larousse de faire imprimer le fameux dictionnaire. Aujourd'hui, fort de sa passion pour la photographie, Olivier Junod édite quelques livrets d'artistes et de charmants carnets dont il tire les illustrations de livres anciens.

«Le secret, c'est la famille. Sans cette force et cette volonté de continuer, nous aurions fermé depuis longtemps. Mais cette librairie est devenue comme un membre de la famille...»